Document generated on 06/03/2025 4:18 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La quête de Vava

Vava de Yolande Villemaire, Montréal, l'Hexagone, 1989, 712 p., 24,95$.

Gabrielle Pascal

Number 55, Fall 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39127ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pascal, G. (1989). Review of [La quête de Vava / *Vava* de Yolande Villemaire, Montréal, l'Hexagone, 1989, 712 p., 24,95$.] *Lettres québécoises*, (55), 20–21.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Gabrielle Pascal

LA QUÊTE DE VAVA

Vava de Yolande Villemaire, Montréal, l'Hexagone, 1989, 712 p., 24,95$.

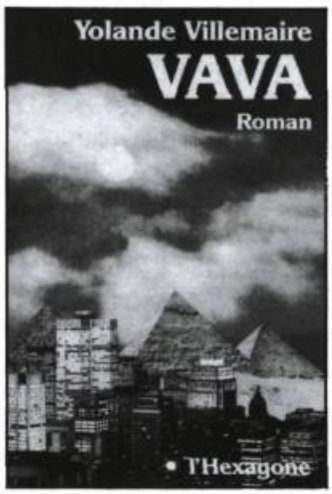
Pendant longtemps, notre littérature a manqué de ces gros romans qui semblent consacrer une inspiration soutenue et qui sont censés tenir les lecteurs en haleine. Ce n'est plus le cas depuis quelques années et les 707 pages de *Vava*, le dernier roman de Yolande Villemaire, illustrent cette nouvelle tendance.

Villemaire dit volontiers qu'elle a écrit *Vava* avec l'ambition de conquérir un vaste public que ses écrits expérimentaux, fort bien accueillis par l'avant-garde littéraire, ne lui ont pas encore acquis.

Écrit à la première personne, ce roman a pour héroïne Vava Lafleur née au Québec au milieu du vingtième siècle et qui raconte sa vie de 1968 à 1986. Ses confidences ont un ton intimiste qui donne à croire qu'elle dit tout. Et c'est vrai qu'elle ne laisse rien ignorer de la couleur de ses vêtements, de sa propension aux larmes, des études de théâtre qu'elle poursuit, de ses amours, des efforts qu'elle fait pour transformer sa silhouette et son caractère.

Les états d'âme que Vava confie restent cependant peu élaborés, donnant ainsi l'illusion de la candeur. D'autres discours, qui s'entremêlent à ces confidences, donnent au roman son action et sa longueur. Il s'agit d'abord de la restitution d'une époque par la représentation de ses modes (le goût des drogues, par exemple), de ses événements allant des mesures de guerre au référendum, de sa prospérité et d'une sorte de griserie existentielle. Parallèlement à une certaine indifférence à toute substance, se développe une quête des signes qui, dans le cas de Vava, débouche sur le mysticisme par le biais de coûteux *trainings* collectifs animés par des gourous.

Fidèle reflet de cette époque, le discours sur les voyages enchantera ceux qui ne les ont pas faits. Toutes les destinations offertes par nos agences de tourisme sont ainsi couvertes... ou presque. Les Bahamas, le Portugal, la Californie, l'île Sainte-Lucie, l'Égypte, le Maroc, le Mexique, la Jamaïque et d'autres pays encore composent des lointains dont les couleurs et les odeurs distraient parfois Vava de ses mélancolies. Certains lieux la bouleversent plus que d'autres et elle croit même vivre une sorte d'initiation dans la Grande Pyramide.



Le discours sur l'amour est analogue en ce qu'il souligne jusqu'à l'exhibition le nombre des amants de Vava. Croyant avoir trouvé l'amour, elle vit longtemps avec Benoit qui a su vaincre ses résistances. C'est elle qui se fatigue de leur couple et va chercher ailleurs de courtes aventures. Mais quand Benoit découvre un autre amour avec Raphaël, Vava souffre de le perdre. Ils restent amis au nom de toutes les expériences qu'ils ont partagées. La succession des amants de Vava peut donner le vertige, entre autres : Christian l'étudiant, le jeune dramaturge du colloque, le barbu qui n'est pas sûr d'être gay, un jeune homme de Québec qui lui offre des *Angel Kiss*, un *gogo boy* qu'elle surnomme Lucifer, le soldat américain d'Hawaï, un gitan sorcier, un footballeur, un sculpteur, un Égyptien, un Suisse et un Bahaméen, sans parler des deux Camerounais et d'un rebelle anglophone... Dans l'ensemble, ils donnent tous satisfaction, comme en témoigne par exemple la très précise évocation suivante : la «vue de ce corps nu, musclé, de cette érection impressionnante dans le slip trop grand, fait fondre ma colère [...] il m'attrape par le bras, m'attire brutalement vers lui. Ses lèvres mordent les miennes, sa langue fouille ma bouche! Il s'arrête. Me dit de me déshabiller, arrache son slip et me prend là, sur le tapis du salon, longtemps, délicieusement» (p. 245).

Il arrive que Vava ait l'occasion de faire des expériences plus perverses, comme c'est le cas à Londres où elle passe la nuit avec deux inconnus rencontrés dans un bar. Elle essaie aussi, à quelques reprises et sans conviction, de s'abandonner aux caresses de son amie Rose, la petite villageoise. Mais, qu'elle se donne à des amants successifs ou qu'elle se prête un peu aux émotions du lesbianisme, Vava ne semble vraiment disponible que pour ce désir qu'elle a d'un certain Michel Saint-Pierre dont elle a soif et peur à la fois.

On aura compris que la multiplicité des voyages et des amants procède d'un parti pris textuel (qui donne les 707 pages) mais qu'elle naît aussi d'un sourire sur l'époque, qui est celui de Villemaire. En effet, il y a quelque chose de l'enflure rabelaisienne dans les atterrissages de Vava dans tous les aéroports du monde et dans les bras de tous ses contemporains à Montréal. Ainsi Villemaire trace-t-elle allègrement les contours ironiques du réel qu'elle décrit. *Vava* ne se réduit cependant ni à une chronique sentimentale de type Marcel Dubé ni à l'effet *Maryse* que suggère parfois sa reconstitution d'une époque. Est-ce à dire que le sérieux est absent de *Vava ?* Ce serait oublier le sombre Michel Saint-Pierre qui ouvre et clôt le roman et fait résurgence à quelques reprises. Bien qu'il soit présenté comme un vrai personnage, spécialiste de théâtre, il apparaît plutôt comme une figure symbolique. Son rôle est associé par la narratrice à celui du destin : «Quelqu'un est effectivement sorti, que je ne

connais pas. Quelqu'un qui sera mon destin» (p. 14). La passion de Vava pour ce personnage satisfait une certaine image terrifiante et mélodramatique du Père, qui la tenaille. Elle reconnaît en lui celui qu'elle a cru voir, dans son enfance, sombre ou absent, celui qui jugeait sans être disponible, celui qui devinait et méprisait les mensonges et à qui il fallait dissimuler qu'on l'aimait parce qu'il ne montrait aucune tendresse.

Aux deux tiers du roman, Villemaire décrit le conflit de son héroïne avec son père. La mauvaise humeur de ce dernier déclenche ainsi la fureur de Vava qui confie : «C'est toute la rage de mon adolescence qui refait surface [...] je suis tellement en colère contre mon père que j'ai l'impression que je ne pourrai jamais lui parler» (p. 499). Vava, pourtant, va se confier à son père dans une lettre dont elle résume ainsi le contenu : «Je me suis vidé le cœur pour la première fois de ma vie. Je lui ai dit que j'en avais assez de l'entendre dire qu'il aimerait que j'aie un char, une maison, un mari et des enfants, *assez*» (p. 510). On apprend que la souffrance ravivée par le sombre Michel, c'est celle du rejet par le père. Derrière le cirque de ses voyages autour du monde et autour de l'amour, au-delà de ses tentatives de fuite dans la transcendance mystique ou dans la multiplicité de ses vies antérieures, Vava glisse une petite confidence. Elle parle de ce seuil que tout être doit franchir, à sa manière, pour vaincre sa peur la plus intime. Après avoir entonné toutes les rengaines à la mode, Vava parle avec sa *vraie* voix, triste et à peine audible. Après avoir pleuré beaucoup devant tout le monde, elle cache ses larmes en nous

Photo: Michel Lemieux

Yolande Villemaire

montrant son *vrai* chagrin. Et à la fin du roman, elle dit qu'elle l'a surmonté, qu'elle est devenue «celle qui est sans peur et qui enlève la peur aux autres» (p. 7), celle à qui le livre est dédié. Se confondant peut-être avec Villemaire, Vava explique sobrement que tout ce grand jeu d'écriture auquel elle a participé n'avait pour seul but que de surmonter «la douleur qu'on éprouve d'avoir manqué une rencontre et qui persiste, et qui même demeure vive», comme le dit Ernst Jünger cité en épigraphe. Les bouffonneries de *Vava* n'excluent donc pas un certain sérieux qui donne son poids au roman. Villemaire parvient même à éviter le *happy ending* remplacé par un *tempo* qui suggère une sérénité finale ainsi résumée par Vava : «Je me dis que je vais au moins me marier avec moi-même» (p. 624). Cette paix intérieure ne doit rien ni au nitrate d'amyle, ni à l'alcool, ni à l'ésotérisme, revu et corrigé par les gourous.

Ce gros roman affronte avec succès le défi de la correction du style. Mais, en donnant à l'héroïne la liberté de parler de n'importe quoi, Villemaire pose le problème du travail de la matière et des formes que requiert la reproduction d'un «flux de conscience», si vague soit-il. Faut-il se satisfaire d'un effet mondain qui engendre l'ironie en reproduisant les brochures de l'agence Viau et en donnant une nouvelle liste des amants d'Emmanuelle? L'écriture au premier degré pose des problèmes que Yolande Villemaire n'a pas tous résolus. □

UN PARFUM DE FRUIT DÉFENDU ...

MICHEL DUMAS

Cunnilingus

PRÉFACE DE CHRISTIAN MISTRAL
POSTFACE DE CLAUDE-MICHEL PRÉVOST

Roman / Paje

172 pages - 14,95$

«Un cri d'affirmation et de libération violent...» Guy Ferland, *Le Devoir*

«...un os juteux... un rythme d'enfer... il s'y cache quelque charge de dynamite." Rodolphe Morissette, *Le Journal de Montréal*

«Michel Dumas a une qualité qui n'est pas mauvaise en littérature: il s'indigne.» Jean Basile, *La Presse*

«Gageons que si Michel Dumas mourait aujourd'hui, on s'empresserait d'en faire un saint... Un héros de notre littérature... Mourir si jeune, après un brûlot comme Cunnilingus...» Raymond Bertin, *Guide Mont-Royal*

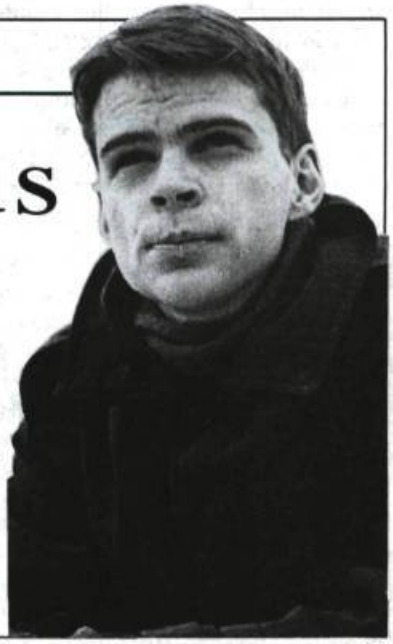


photo: Chantal Keyser